

## **Témoignage de M. Ernest Billiger ( 1920 – 2000 )**

M. Ernest Billiger était né le 12 août 1920, à Scherwiller. M. Billiger était mon grand-père. Voici son témoignage :

### **- Mon enfance et ma scolarité**

Pendant ma vie active, j'ai exercé plusieurs métiers. Je fus tout d'abord employé à l'usine textile « La Bonnal » située à Dambach-La-Ville, du 15 juillet 1934 au 14 février 1938.

Puis à partir du 15 février 1938 au 31 août 1940, j'ai été employé chez le négociant en vin et maire de Scherwiller : Bléger. Après la guerre, j'ai retravaillé un temps chez «Bléger », puis je suis devenu exploitant agricole à mon compte jusqu'au milieu des années 80, où j'ai pris une retraite bien méritée.

Les souvenirs les plus anciens sont ceux liés à l'école primaire de Scherwiller où je fus scolarisé de 1924 à 1934.

Je me souviens aussi d'une excursion en vélo sur le « Hartmannswillerkopf » en été 1934 avec quelques camarades de mon village.

Je fus également l'un des membres fondateurs de l'Union Sportive de Scherwiller, le 1<sup>er</sup> juillet 1934 . Lors du cinquantenaire de l'U.S.S., en 1984, j'ai été décoré d'une médaille commémorative en temps que membre fondateur.

Mes parents étaient nés, respectivement, en 1886 pour ma mère et 1887 pour mon père.

Mon père avait participé à la guerre 1914-18, les souvenirs liés à ce grand conflit étaient encore très présents en 1938.

### **- Le début de la seconde guerre mondiale**

Lorsque la guerre a éclaté, en septembre 1939, j'étais employé comme maçon chez Clad Emile. Des soldats de Langres ont été installés en cantonnement dans notre grange (les mêmes que ceux qui étaient déjà installés chez nous en 1938, avant la conférence de Munich). Le front resta bien calme en Alsace jusque vers le 15 juin 1940.

Des gendarmes de Sélestat sont arrivés un matin à Scherwiller et ont demandé à tous les jeunes de la classe 1920 de rejoindre par tous les moyens possibles le sud de la France.

J'ai alors décidé de partir en vélo vers le sud de l'Alsace avec un camarade mais les Allemands avaient déjà coupé la route vers le sud au niveau de Belfort. Nous nous sommes retrouvés bloqué à Belfort . Nous avons alors décidé de leur fausser compagnie.

Je suis parti à pied de Belfort en direction de Sausheim toujours avec mon camarade de Scherwiller ), puis vers Ste Croix-en-Plaine où nous avons passé la nuit chez une amie de ma mère. Le lendemain, nous sommes partis sur Colmar où mon frère habitait (dans la caserne des pompiers car il exerçait ce métier). Il nous a embarqué sur un camion de pompier et nous a conduit jusqu'à Sélestat, où il nous a déposé près du château d'eau . Nous avons fait le reste de la route à pied . Quand nous sommes arrivés à Scherwiller, les Allemands s'y trouvaient déjà (s'était donc après le 18 juin 1940). Je me suis caché jusqu'à la nuit tombée chez une voisine puis j'ai enfin pu rentrer chez moi. A mon retour, j'ai appris que le prêtre des soldats qui étaient en cantonnement chez nous, avait été tué par les Allemands près de Val-de-Villé, lors de la retraite des armées françaises. Une petite chapelle fut érigée sur le lieu de sa mort. (en direction de Villé). Je suis retourné travailler chez « Bléger » quelques jours plus tard jusqu'au 31 août, puis je suis devenu agriculteur sur l'exploitation familiale dont s'occupait mon père. J'ai travaillé avec mon père jusqu'au 20 août 1941 puis je suis devenu maçon jusqu'au 14 septembre 1941, ou j'ai de nouveau retravaillé chez « Bléger » jusqu'à mon départ pour le le « Reichsarbeitsdienst », début novembre 1942.

## **- Le Reichsarbeitsdienst**

Durant la première partie du conflit, je n'avait pas été dans une association hitlérienne. C'est bien malgré-moi, que j'ai été obligé de participer au R.A.D. J'ai été envoyé à Vacha an der Rön, en Thuringie . (entre Erfurt et Fulda – ancienne frontière RFA – RDA). J'y suis resté du 7 novembre 1942 au 28 décembre 1942. Nous avons du y subir une propagande active de la part des Allemands. La nourriture était très mauvaise et les conditions de travail pénibles. Nous devions construire des routes. Nous avons du passer les fêtes de Noël loin de l'Alsace et ce n'est que le 29 décembre 1942 que je suis rentré à Scherwiller. J'ai juste eu le temps de me reposer un peu et le 13 janvier 1943 nous sommes parti pour l'Autriche pour y faire nos classes.

## **- Mon affectation à Linz-an-der-Donau**

Le 13 janvier 1943, nous avons été rassemblé dans la cour de la caserne Schweisguth de Sélestat. Nous avons été obligés de défiler de la caserne jusqu'à la gare. Autours de nous s'était rassemblée une foule considérable qui nous a accompagnée jusqu'à la montée dans le train. Il faut bien dire que nous avons le cœur gros quand le train a démarré. La foule est restée plantée sur le quai, longtemps après que le train avait disparu à l'horizon.

Certains jeunes étaient tentés de passer en Suisse pour ne pas devenir soldat de la Wehrmacht. On sait bien combien cette opération était risquée. Certains vont le payer de leur vie ( ex. Ballersdorf ).

Pour ma part, j'ai appris longtemps après qu'un jeune de Scherwiller s'était caché pendant presque deux ans sous un tas de charbon dans la grange de sa maison. Personne n'était au courant à part sa mère qui venait lui apporter de la nourriture chaque nuit.

Il était bien entendu également interdit de parler français. Un jeune de Scherwiller chanta une fois (sous l'emprise de l'alcool) la « Marseillaise » , il fut envoyé au camp disciplinaire de Schirmeck.

Pour nous rendre à Linz (Autriche), nous sommes passés avec le train par Strasbourg, où nous avons traversé le Rhin, Karlsruhe, Stuttgart, Ulm, Augsburg, München, Passau, frontière entre l'Allemagne et l'Autriche, puis enfin Linz an der Donau, où nous sommes arrivés le 15 janvier 1943.

J'ai été intégré dans la « Grenadier Pionnier Ersatz Compagnie 130 » le 18 janvier 1943.

Nous avons appris les bases du maniement des armes et l'on nous a enseigné des rudiments de technique militaire.

La propagande allemande était moins tenace que lors du RAD. Nous étions logés dans une belle caserne neuve. Nous défilions quelquefois dans les rues de Linz où l'on chantait des chansons de guerre allemande.

Le 8 février 1943, je fus muté dans l' « Infanterie Pionnier Ausbildung Kompagnie 131 ».

Trois mois après, nous sommes partis en train vers la Yougoslavie qui était encore relativement tranquille car les partisans de Tito n'était pas encore organisés. La population yougoslave n'était pas hostile car il y avait des rivalités avec les Serbes. Puis nous avons continué notre périple vers la Grèce afin d'occuper militairement ce pays.

Le voyage fut très long, nous étions dans des wagons à bestiaux, nous dormions sur de la paille. Nous sommes arrivés en Grèce vers la fin du mois d'avril 1943.

## **- La Grèce : mai 1943 - septembre 1944**

Ma première affectation, fut la ville de Karitaena, située près de Mégalopolis, dans le centre du Péloponnèse. Je faisais maintenant parti de la « 5<sup>ème</sup> Compagnie / Jäger Regiment 137 » basée dans le secteur de Sparta - Selasia.

La vie dans le Péloponnèse n'était pas si belle qu'elle aurait pu l'être car nous étions sans cesse menacé par les partisans grecs du mouvement ELAS. Ils connaissaient parfaitement les nombreuses cachettes dans le maquis et les montagnes très sauvages du Péloponnèse. S'y aventurer était chose risquée.

Un jour mon mulet fut atteint par des balles des partisans et fut tué. Je peux vous dire que cela me fit beaucoup de peine de perdre cet animal devenu un bon compagnon.

Un de mes camarades a été tué par les partisans peu de temps après notre arrivée à Karitaena. Puis j'ai été muté à la « 17<sup>ème</sup> Kompagnie / Jäger Regiment 737 », fin mars 1944, basée dans le secteur de Tripolis - Ewrostini.

C'est là que je fus affecté à la garde du canal de Corinthe qui lui aussi était menacé par les attaques de partisans. Nous devons monter la garde afin que le canal soit toujours navigable et que les deux ponts (l'un pour le chemin de fer et l'autre pour la route) ne sautent pas et nous isolent dans le Péloponnèse.

Puis je fus affecté à Athènes. J'en ai toujours gardé un merveilleux souvenir. L'Acropole, le stade des jeux olympiques de 1896, la colline du Lycabette et un petit restaurant typique situé dans le quartier de la « Plaka », au pied de l'Acropole, voici quelques souvenirs qui ne purent s'effacer de ma mémoire

Un jour, nous avons eu la visite du Feld-Maréchal Rommel, qui nous passa en revue. Le voir à quelques mètres de moi fut une très grande émotion. C'était au moment où les Alliés avaient débarqué en Sicile, en juillet 1943.

Nous avons également pu aller une fois dans le nord de la Grèce, à Thessalonique, où nous avons passé quelques jours de détente.

### **- La permission d'avril-mai 1944**

Du 21 avril 1944 au 6 mai 1944, j'ai pu rentrer chez moi en permission. Le voyage en train depuis la Grèce jusqu'en Alsace fut certes une longue épreuve assez pénible car il fallait se méfier des partisans en Yougoslavie. Mais quelle joie de retrouver ma chère Alsace, mon village et ma famille. Deux autres camarades, également affectés en Grèce sont aussi rentrés avec moi.

Quelle ne fut pas ma surprise quand ma mère m'apprit que les gendarmes allemands étaient venus à la maison et avaient tout fouillé, de fond en comble, car mon père avait été dénoncé, par le garde-chasse du village, comme ayant braconné et tué un lièvre, ce qui était formellement interdit. Ils avaient retrouvé dans une vieille armoire du grenier, un vieux fusil tout rouillé. Mon père avait été emmené par les gendarmes qui l'avaient mis en prison, à Colmar. Ce fut grâce à mon frère, pompier à Colmar, que mon père put être libéré car il connaissait bien les autorités militaires de Colmar.

Quand ma mère me raconta cette histoire, mon sang ne fit qu'un tour et j'ai décidé de me venger du garde-chasse. Je suis allé le voir avec mes deux camarades, en permission comme moi, et nous lui avons fait passer l'envie de dénoncer sans preuve les pauvres gens ...

Lors de ma permission j'ai également eu droit au « Führersgeschenk » que le Führer accorda à ses soldats le jour de son 55<sup>ème</sup> anniversaire : le 20 avril 1944. Comme je me trouvais alors à Scherwiller, c'est à la mairie de mon village que j'ai touché 10 Reichsmark, cadeau de Hitler. Ces 20 jours de permission passèrent très vite et quand le départ vers la Grèce fut effectif, ce fut très dur de quitter l'Alsace et les miens ... Les épreuves les plus terribles restaient à venir ...

## **- La retraite de Grèce à partir d'octobre 1944**

A partir du moment où l'avancée des troupes russes nous menaçait, le Haut Commandement Allemand en Grèce décida de se replier. Nous partîmes d'Athènes en direction du nord.

Nous nous sommes d'abord dirigés vers Thessalonique puis vers la Macédoine.

Notre retraite fut lente et très progressive. Nous étions sans cesse harcelés par les Russes d'une part et les partisans de Tito d'autre part. Je me souviens d'avoir vu un jour un homme à cheval à quelques mètres de nous. Mes camarades m'ont dit qu'il ne fallait surtout pas le tuer car les représailles de ses partisans, s'il venait à être tué par des soldats allemands, seraient terribles.

Nous l'avons donc laissé continuer sa route sans bouger, il s'agissait de Tito lui même.

Notre retraite continua par Skopje (en Macédoine) , Pristina et Mitrovica (devenues des localités « célèbres » il y a peu de temps) où nous sommes arrivés à la mi-novembre 1944. C'est là que j'avais vu une femme qui s'installera plus tard dans mon village.

La première fois que je l'avais revue en Alsace, je l'avais tout de suite reconnue et je savais, sans lui avoir parlé, que je l'avais vue à Mitrovica, près de la mosquée.

De là, nous avons été transporté vers Belgrade qui était menacée d'encerclement par les Russes et menacée par les partisans de Tito.

C'est à notre arrivée près de Belgrade que j'ai été muté à la « 2<sup>ème</sup> Kompagnie / Jäger Regiment 737 » qui contrôlait le secteur de Belgrade à Vukovar.

## **- La traversée fatale du Danube : 2 janvier 1945**

Lors de la traversée du Danube en canot pneumatique, à Sotin (5 km au sud de Vukovar), les partisans yougoslaves ou les Russes, nous ont tiré dessus. Le canot pneumatique s'est alors dégonflé et nous sommes tombés dans le fleuve. Il faut bien dire que l'eau était glaciale. Nous avons regagné à la nage la rive où nous aurions dû accoster avec le canot. Nous étions trempés, sans habits de rechange et sans endroit pour se réchauffer. Comme il fallait s'en douter, je suis tombé malade.

J'ai été atteint d'une pleurésie, comme me le signifia le docteur Bergmann, médecin du « Jaeger Regiment 737 » dont je faisais parti.

Je fus admis dans un Lazarett à Vinkoski, où l'on notait tous les matins et tous les soirs, l'évolution de ma température qui était toujours plus élevée le soir que le matin . J'y suis resté du 10 au 22 janvier 1945.

A côté de moi, se trouvait un autre jeune soldat originaire de Scherwiller (Boesch Joseph) , il avait lui aussi été blessé par des éclats d'obus au pied. C'est grâce à lui, que j'ai conservé tous mes papiers militaires allemands. Alors que je voulais les jeter, il m'avait conseillé de les conserver dans le but d'obtenir plus tard, une pension d'invalidité pour mes blessures.

Effectivement, ces papiers concernant le « Reichsarbeitsdienst » et mon incorporation dans la Wehrmacht , m'ont été très utiles par la suite . Heureusement que je l'avais écouté.

Notre compagnie se replia, à partir de la fin janvier 1945, encore un peu plus vers le nord et fut engagée sur un front allant du Danube (aux environs de Vukovar) à la région de Tuzla.

Finalement, on me jugea capable de retourner au front et c'est avec une fièvre dépassant souvent les 39° que je fus obligé de combattre les Russes (dans la région de Tuzla - en Bosnie Herzégovine).

Nous avons réussi à stabiliser quelque peu le front mais nous sentions que la fin du Reich n'était plus qu'une question de temps, car les Russes étaient en supériorité numérique.

## **- Le 5 avril 1945 et ses conséquences**

Nous nous trouvions, en ce début avril 45, à une trentaine de kilomètres au nord de Tuzla, en Bosnie Herzégovine.

C'est dans la petite localité de Bijela, que j'ai été atteint par des éclats d'obus multiples.

J'ai eu un éclat dans le mollet droit, un autre sous la langue qui m'a arraché les dents de la mâchoire inférieure et deux petits éclats dans le poumon.

J'ai été évacué sur l'infirmierie de « l'Infanterie Regiment 16 » où je suis resté jusqu'au 9 avril. On m'a alors évacué vers le « Feldlazarett n° 54 » de Slobodnica où je suis resté jusqu'au 13 avril 1945. Des médecins m'y examinèrent et décelèrent une « inclusion d'éclats d'obus dans le poumon, dans la paroi thoracique et sous la langue ».

Puis, à cause de l'avancée des Russes, on m'a transporté avec un train militaire (l'un des derniers qui pu encore sortir du chaos yougoslave) vers « l'Ortlazarett » de Zagreb ou Agram, en Croatie. J'y suis resté pendant 3 jours jusqu'au 16 avril 1945.

De là, nous sommes repartis vers le nord, toujours menacés par les Russes, vers la ville autrichienne de Velden am See, située au bord d'un lac à une trentaine de kilomètres de Villach, dans le Tyrol autrichien. J'ai été admis au « Feldlazarett » 6/592.

J'y avais été transporté en camion par la « Sanitär Kompagnie Motorisiert 512 ».

C'est dans cette ville, située dans une des dernières poches de résistance allemande d'Autriche, que j'ai reçu ma dernière solde militaire en temps que soldat de la Wehrmacht : 36 Marks, le 2 mai 1945.

Puis j'ai été de nouveau transporté par camion vers une nouvelle destination : Spittal an der Drau, située à 40 km à l'ouest de Villach, toujours en Autriche. J'ai été admis au poste de recueil des blessés.

Nous avons été fait prisonnier (ou plutôt faudrait-il dire libéré de l'armée allemande), le 6 mai 1945, par des troupes anglaises. La guerre était enfin terminée pour moi mais les souffrances ne faisaient que commencer.

Je suis encore resté à l'hôpital de Spittal jusqu'au 12 juin 1945 où j'ai été transféré, par train, vers Limburg an der Lahn, situé entre Francfort sur le Main et Coblenche.

## **- Limburg an der Lahn et le retour en Alsace**

J'ai été admis dans ce nouveau Lazarett qui était dirigé par les Anglais, le 15 juin 1945. Vers le 20 juillet 1945, nous avons été transporté en train militaire vers Strasbourg. C'est à Strasbourg, aux environs du 25 juillet, que j'ai dû remplir une déclaration de non engagement volontaire dans l'armée allemande, déclaration très importante pour espérer toucher un peu d'argent de l'Etat français.

J'ai enfin été démobilisé de l'armée le 8 août 1945 et je pus alors rentrer chez moi.

## **- Le retour à Scherwiller**

A mon retour à Scherwiller, je ne me sentais plus malade et j'avais décidé de reprendre le travail, en tant que maçon. Les éclats d'obus ne m'avait pas encore été retirés mais ils ne me gênaient pas trop. Alors que je travaillais sur un échafaudage sur un chantier de reconstruction d'une usine textile, à Ste-Marie-Aux-Mines, je fus pris d'un malaise et on dû me transporter d'urgence à l'hôpital de Sélestat.

Je fus examiné par le docteur Lutz qui diagnostiqua un paludisme.

Pendant que j'étais hospitalisé à Sélestat, j'ai appris le décès de ma sœur Jeanne, née en 1923, qui était décédée le 29 septembre 1945 des suites d'une tuberculose. Je fus très affecté par sa

disparition, mais c'est grâce à cette disparition et à la venue de ma sœur Lucie (née en 1912) et de mon beau-frère Joseph (qui habitaient Paris) lors des obsèques, que je fus sauvé. En effet, le docteur Lutz de Sélestat, pensait que j'étais condamné et qu'il n'y avait plus rien à tenter pour moi. Mon beau-frère Joseph, connaissant bien un médecin de l'hôpital Rothschild à Paris, décida de m'emmener avec eux pour que je sois hospitalisé et soigné à Paris. C'est grâce à eux (Joseph et Lucie) que j'ai pu continuer à vivre.

### **- L'hospitalisation à Paris**

Ma soeur et mon beau-frère, m'ont emmené avec eux, en voiture vers Paris. Mon beau-frère connaissait bien un médecin français qui travaillait à l'hôpital Rothschild, situé dans le 9<sup>ème</sup> Arrondissement. Cet hôpital n'acceptait en théorie pas de soldats ayant combattu avec les Allemands mais j'y fus quand même admis.

J'ai été hospitalisé à partir du 8 novembre 1945. Le docteur Joly (celui que connaissait mon beau-frère) m'a retiré l'éclat d'obus situé sous ma langue, mais les éclats dans le poumon et dans le mollet ne me furent jamais retirés.

Je suis resté chez ma soeur pendant 7 mois environ. Puis je suis retourné en Alsace et j'ai recommencé à travailler, en temps que maçon.

### **- La tuberculose**

A peine j'avais repris le travail, que je suis de nouveau retombé malade. Cette fois ci, c'était bien grave car j'ai été atteint de la tuberculose pulmonaire qui s'était fixée sur la pleurésie, contractée en janvier 1945 et qui avait été mal soignée.

J'ai été admis au sanatorium de Saales où je fus opéré trois fois au poumon. J'étais vraiment très mal en point et ce n'est qu'au bout de 7 à 8 mois que j'ai pu rentrer chez moi.

A mon retour à Scherwiller, j'ai été convoqué au centre de réforme à Strasbourg. J'ai été déclaré invalide de guerre à 100 % du fait de mes blessures de guerre.

J'ai dû, par la suite, y retourner tous les 3 ans en contrôle. Toutes les semaines, pendant une quinzaine d'années, on a dû me faire un pneumothorax au dispensaire de Sélestat.

Les séquelles dues à la guerre ont fait souffrir M. Billiger jusqu'à la fin de ses jours, 55 ans après avoir subi ses multiples blessures.

Il est décédé le 8 février 2000, à Colmar, dans sa 80<sup>ème</sup> année.